

POURQUOI TU DANSES QUAND TU MARCHES ?

ABDOURAHMAN A. WABERI



Tout m'est revenu. Je suis cet enfant qui nage entre le passé et le présent. Il me suffit de fermer les yeux pour que tout me revienne. Je me souviens de l'odeur de la terre mouillée après la première pluie, de la poussière

Pourquoi tu dances
quand tu marches ?

MÉMOIRE D'ENCRIER

1260, rue Bélanger, bur. 201 • Montréal • Québec • H2S 1H9

Tél. : 514 989 1491

info@memoiredencrier.com • www.memoiredencrier.com

Abdourahman A. Waberi

Pourquoi tu dances
quand tu marches ?

Roman

MÉMOIRE D'ENCRIER

Collection Legba

Dans la mythologie vaudou,
Legba symbolise le passage du visible
à l'invisible, de l'humain aux mystères.
Legba est le dieu des écrivains.

Déjà parus dans la collection Legba

Kuessipan, Naomi Fontaine
Aimititau! Parlons-nous!, dir. Laure Morali
Gouverneurs de la rosée, Jacques Roumain
Tout bouge autour de moi, Dany Laferrière
Le reste du temps, Emmelie Prophète
Impasse Dignité, Emmelie Prophète
Le bout du monde est une fenêtre, Emmelie Prophète
L'heure hybride, Kettly Mars
Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo, Dany Laferrière
Sans capote ni kalachnikov, Blaise Ndala
Journal d'un écrivain en pyjama, Dany Laferrière

*À ma mère Safia, ma grand-mère Jim'aa,
ma tante Gayibo et mon père Awaleh.*

*Les choses que nous imaginons être
les plus personnelles sont les plus partagées.*

Carl Rogers

Tout m'est revenu.

Je suis cet enfant qui nage entre le passé et le présent. Il me suffit de fermer les yeux pour que tout me revienne. Je me souviens de l'odeur de la terre mouillée après la première pluie, de la poussière dansant dans les rais de lumière. Et je me souviens de la première fois où je suis tombé malade. Je devais avoir six ans. La fièvre m'a fouetté toute une semaine. Chaleur, sueur et frissons. Frissons, chaleur et sueur. Mes premiers tourments datent de cette période.

Un petit matin, à Djibouti, au début des années 1970. Ma mémoire me ramène toujours à ce point de départ. Aujourd'hui, mes souvenirs sont moins embrumés parce que j'ai su déployer des efforts pour remonter le cours du temps, remettre un peu d'ordre dans le fatras de mon enfance.

De nuit comme de jour, la fièvre m'assailait des orteils à la pointe des cheveux. Un jour elle me faisait vomir. Le lendemain je délirais. Je me méprenais

sur les mots et les soins que mes parents me prodiguaient. Je jugeais mal leurs gestes. La faute en incombait à la douleur et à mon tendre âge. La fièvre a joué avec mon corps comme les fillettes de mon quartier avec leur unique poupée de chiffon.

Six nuits et six jours durant, j'ai tremblé. J'ai déversé toute l'eau de mon corps allongé sur ma natte le jour, puis sur mon petit matelas posé à même le sol le soir. La température grimpait à la tombée de la nuit. Je pleurais de plus belle. J'appelais Maman à la rescousse. Impatient, je bouillais de rage. Je n'aimais pas quand elle me laissait tout seul. Sous la véranda, les yeux fixés sur le toit d'aluminium. Je pleurais jusqu'à l'épuisement. Enfin Maman arrivait. Mais je ne trouvais plus le moindre réconfort dans les bras de ma mère Zahra. Elle ne savait quoi faire de moi. Une décision, vite, réclamait la petite voix qui s'emparait d'elle dans ces moments de panique.

Alors? Alors, elle confiait le petit sac d'os et de douleur que j'étais à qui se présentait devant elle.

Qui? Qui?

Fais vite, l'implorait la petite voix.

Alors elle me lançait comme un vulgaire paquet, dans les bras de ma grand-mère,

ou dans ceux de ma tante paternelle Dayibo qui avait l'âge de ma mère,

ou dans le giron d'une bonne qui passait par là.

Puis dans celui d'une autre femme,

une tante,

une parente,

ou une bonne,
ou encore une voisine ou une matrone venue
saluer Grand-Mère.
Je passais ainsi de bras en bras,
de poitrine en poitrine.
Mais je pleurais toujours,
de douleur,
de colère
par habitude, aussi.

L'aube arrivait, le plus souvent, à mon insu. Je tom-
bais de fatigue. Je dormais un peu en reniflant, en
m'agitant dans mon sommeil. Je me réveillais lorsque
les premiers rayons de soleil réchauffaient la toiture
d'aluminium. Je poussais des cris de douleur et de
colère en frissonnant. Et je réveillais tout le monde.

Ma mère se levait d'un bond, se mouchait lon-
guement. Peut-être ne voulait-elle pas que je la
surprenne en train de pleurer. Dans ses yeux je per-
cevais l'éclair de panique que j'avais déjà surpris sur
son visage.

Dehors, la ville était déjà animée. J'entendais les
enfants de mon quartier du Château-d'Eau partir à
l'école. Ils avaient l'air joyeux, désobéissants et
bruyants. Moi, j'étais allongé sur mon matelas.
Fiévreux. Je sanglotais à nouveau.

J'agitais mes bras décharnés, en vain. Maman
reniflait en silence, un éclair de panique à nouveau
dans la prunelle. Elle trouvait la parade en me jetant
dans les bras de la première venue.

Ceux de Grand-Mère,
ou ceux de ma tante paternelle,
ou dans les bras de la voisine.
Puis d'une autre,
encore d'une autre.
Et le cirque recommençait.
Le petit reniflement, la peur panique, l'éclair
d'un instant.
Et je passais de bras en bras,
comme un tas de fagots.
Pourquoi Maman me détestait-elle autant ?

Cette question, je n'osais pas me la poser.
Ce n'est que plus tard qu'elle s'immiscera dans mes
pensées.

Elle se logera dans mon cœur. Elle y creusera son
trou noir.

Tous les matins, Maman me confiait à ma grand-mère qu'à l'adolescence j'ai surnommée Cochise, en hommage à un célèbre chef indien.

Grand-Mère donc.

C'était elle, le chef suprême de la famille. Elle faisait régner une loi de fer comme une guerrière apache sur ses troupes éparpillées. Presque aveugle, grand-mère Cochise se tenait droite et immobile derrière un voile invisible aux autres. C'était une grande femme robuste aux traits fins, mais rabougrie par la vieillesse. Elle entendait, goûtait et sentait mieux que tout le monde. Son front était dévasté par les rides, son visage plus fripé que la peau du caméléon. Ses sourcils se fronçaient dès qu'elle entendait ma voix fluette. Elle avait le flair des chiens bergers et me reniflait avant de me reconnaître. Elle n'avait plus qu'à tendre les bras, m'attraper par la peau de la nuque comme une chatte un chaton. Sans efforts elle me ramenait dans son giron. Et moi je n'avais

plus qu'une chose à faire : me caler contre elle pour me calmer. Je devais me tenir tranquille sans bouger, sans verser une seule larme. Mais c'était impossible. J'étais né avec les yeux humides et rouges. Je craquais assez vite. Implacable, la sanction tombait sur mes épaules.

Chaque reniflement était suivi d'un coup d'œil sombre et menaçant. Chaque pleur d'une remontrance. Puis les coups de canne sur le crâne, les clavicules, les coudes et les orteils. D'un coup sec elle savait me faire hurler de douleur. Je sanglotais, sanglotais jusqu'à l'étouffement. Les jours se suivaient et se ressemblaient en ce temps-là. Je retenais ma respiration. Je lançais au loin mon esprit tel un lasso. De fatigue, je tombais au milieu de la matinée et m'endormais enfin. Les yeux de Grand-Mère se fixaient sur les rares passants dont elle avait perçu les pas bien avant qu'ils n'arrivent à notre hauteur. Ces hommes et ces femmes ne manquaient pas de saluer la matrone qui hochait la tête après chaque formule de salutation.

Le passant : Comment va le petit ?

Elle : Le Clément veille sur lui, on ne peut pas s'en plaindre aujourd'hui.

Le passant : Et vos vieux os ?

Elle : S'ils craquent, c'est qu'ils sont vivants.

Le passant : Par les Anges du Ciel, vous allez nous enterrer tous, n'est-ce pas ?

Elle : J'y compte bien.

Le bol de mil que je n'avais pas honoré traînait encore un peu. Un quart d'heure plus tard il faisait le bonheur d'un petit garçon ou d'une fillette du voisinage. Pour une fois, Grand-Mère, sollicitée par les uns et les autres, ne me grondait pas. Il ne devait pas être loin de dix heures de la matinée lorsque l'agitation dans le quartier montait d'un cran. Maman revenait du marché. Elle prenait un tabouret, s'approchait de la vieille pour lui donner des nouvelles d'une parente convalescente, délivrer un message transmis par l'imam du quartier ou se plaindre de la hausse du prix de la viande. Grand-Mère l'écoutait. Rien ne semblait l'ébranler.

Je n'avais pas droit à un regard de ma mère. Recroquevillé aux pieds de grand-mère Cochise, je tremblais de fièvre. J'avais beaucoup de rancune pour cette mère qui se tenait à distance de mon petit corps rabougri sur la natte. Je tentais de me calmer pour donner raison à Grand-Mère et troubler davantage Maman. Je contemplais les badauds dans la rue depuis un angle de vue particulier. J'avais une vue imprenable sur un paysage singulier : les ongles racornis des orteils de ma grand-mère.

J'avais quarante-cinq ans quand tu es entrée dans ma vie, Béa. Enfant du désir, tu as pris le temps nécessaire avant d'arriver sur terre en fanfare.

Enfant, je n'avais jamais eu de petit animal en peluche, en paille ou en carton. Je n'étais pas un bébé sain, fort et bien nourri comme toi. J'étais maigre et maladif. Pour mettre un terme à mes pleurs, il n'y avait souvent qu'une solution. Ma mère avait fait cette découverte par le plus grand des hasards. Les grandes trouvailles scientifiques comme l'aspirine ou la pasteurisation sont filles du hasard, va savoir pourquoi? Un soir qu'elle était fatiguée de m'entendre geindre, ma mère m'a plongé dans une cuvette blanche remplie d'eau fraîche, à l'ombre de la véranda. Aujourd'hui, je revois cette scène avec une certaine émotion. En te la racontant, je sens mon corps parcouru de frissons. Les larmes ne sont pas très loin.

Avant d'atterrir dans la cuvette, j'avais eu l'impression d'étouffer tant ma gorge était serrée. La suite se terminait toujours de la même manière : je grelottais de froid, l'eau fraîche ramollissait ma peau. Si ma mère en était arrivée à cette solution radicale, c'est qu'elle avait usé de toutes les ruses possibles sans parvenir à calmer l'affreux pleurnichard que j'étais. La nuit, avant de me déposer sur ma petite natte, elle me racontait toutes sortes d'histoires. Des contes sur des enfants obéissants, d'autres sur des animaux dociles ou des plantes affectueuses. Les histoires s'enchaînaient. Nous étions les deux seuls êtres à nous agiter alors que toute la ville dormait à poings fermés.

À ta naissance, Béa, un détail a attiré mon attention : tu avais des grandes oreilles, un peu comme Barack Obama. Ton petit visage était masqué par tes grands cils. Tu gigotais beaucoup. En tremblant, j'ai ausculté tes membres. Dieu merci, tu étais bien portante.

Labourée par la douleur, encore dans les vapes, ta mère est enfin sortie des brumes qui l'enveloppaient pour me demander le sexe du bébé.

Moi, fier comme un paon : « C'est une fille ! »

Et tu as poussé ton deuxième cri.

C'était devenu une habitude chez toi.

Tu t'époumonais pour un oui ou un non.

Tu tenais à ce que ta mère et moi t'obéissions au doigt et à l'œil. En matière de mélange explosif, tu es championne toutes catégories. Au sang suisse milanaise et sicilien de ta mère, il faut ajouter mon sang

africain et pas paresseux du tout car mes ancêtres étaient nomades et, aujourd'hui encore, à la course à pied, ils continuent de battre tout le monde.

À quatre ans tu étais une fillette souriante, curieuse et dynamique. Tu t'époumonais toujours pour un oui ou un non. Les yeux humides, Margherita te couvait d'un amour expansif et méditerranéen. Chez elle, tu peux passer facilement des rires aux larmes, des cris aux chants. À vous deux, vous faites la paire. C'est un carnaval permanent. J'essaie de tempérer et les élans de la mère et ton entrain pour trouver un juste milieu, calme et régulier comme le cours d'une rivière batave. Je n'y parviens presque jamais. Il ne me reste plus que la bouderie dans ces cas-là. Je boude mais alors deux voix se liguent pour me sortir de cet état.

Quand je n'étais pas en déplacement en province ou à l'étranger, c'est moi qui avais le privilège de te conduire à l'école. Et c'est moi qui te ramenaïs de l'école en fin d'après-midi. J'affectionnais beaucoup ce temps à nous, ces quinze minutes de trajet à l'aller et au retour. Dès le matin, tu en posais des